

Les Koechlin Vous parlent



Koechlin

EDITORIAL

Chers Cousins,

Tant pis pour ceux que cela irrite : vous n'en avez pas fini encore avec la Grande Famille ! Ayant commencé à écouter, avec nos cousins Schlumberger, le Professeur Michel HAU décliner ses mérites, nous ne pouvions que le suivre jusqu'à ce qu'il s'intéresse aux modalités de son extinction ! Si vous n'y avez pas toujours reconnu les gens de votre propre famille, ni vous-même, du moins aurez-vous perçu peut-être pourquoi les historiens d'aujourd'hui s'y intéressent et comment ils savent faire de ce vieux passé - le temps des premiers trains et des premières indiennes - un matériau moderne où l'on peut chercher même des recettes ou des modèles. Et trouver l'origine des dons descendus par les gènes des Bernoulli ou des Curie jusqu'aux chimistes, au physiciens et aux mathématiciens d'aujourd'hui.

Notre prochain B.K. parlera encore du passé et particulièrement de la Russie d'avant la Révolution soviétique où plusieurs K. travaillèrent. Nous souhaiterions compléter cette matière par un témoignage sur la Russie actuelle et faisons appel à ceux d'entre vous qui pourraient y avoir séjourné ou avoir eu l'occasion de rencontrer des Russes dans leur travail.

De toute façon, s'il nous est facile de trouver des livres ou des archives pour parler du passé, nous ne pouvons absolument pas parler du présent sans votre aide.

Actualisez le BK ... Cela dépend de vous !

Madeleine Fabre-Koechlin (GA2332/ex 2133)*

Sommaire

La Grande Famille - Suite de la conférence du Professeur Hau page 4

L'apport de Nicolas K. au financement du Strasbourg-Bâle page 8

Chroniques d'indiennes page 11

Nouvelles familiales page 16

La Grande Famille ... suite

Comme promis, voici la suite de la conférence donnée par le Professeur Michel Hau à la réunion de la famille Schlumberger en Juin 1993 à Mulhouse.

L'HÉRITAGE CULTUREL

Que trouve-t-on dans cet acquis culturel transmis par la famille ? Lorsqu'on étudie les généalogies, les récits de familles, on trouve beaucoup d'éléments communs à toutes les grandes familles alsaciennes, notamment celles de la généalogie Schlumberger. Je vais citer ceux qui me paraissent les plus importants. Il y a d'abord **le culte de la science**, parce que les Schlumberger sont de **culture protestante** et que le protestantisme a réussi à concilier Dieu et le Progrès. Il n'y a pas eu chez les protestants d'affaire Galilée. Le protestantisme a accepté la révolution copernicienne. Chez les catholiques, la thèse que la Terre n'est pas au centre de l'Univers a eu du mal à être admise et, même si les décrets du Saint Office n'ont pas été reçus par l'église gallicane, il n'empêche que même le catholicisme français (un peu moins que le catholicisme italien ou espagnol) a entretenu une certaine distance avec la science. Pour les protestants, dès la deuxième moitié du XVII^e siècle (on le voit très vite dans le courant piétiste aussi bien que dans le courant puritain), la Science peut être indépendante de la Révélation et même la complète. Faites le tour des religions mondiales et regardez quelles sont celles qui laissent son indépendance à la Science. Ce n'est pas le cas ni de l'Islam, ni de la religion orthodoxe et ça n'a été le cas de la religion catholique que tardivement. Pour les protestants, l'expérience conduit au Dieu mathématicien et Dieu se révèle non seulement dans la Bible mais par l'étude de sa Création. Étudier celle-ci, loin de conduire à un péché d'orgueil de la raison humaine, est presque un devoir. De cette attitude découle, je crois, le goût des Schlumberger et, plus largement, des bourgeois mulhousiens et bâlois pour la Science⁽¹⁾. Son étude peut même s'effectuer en dehors de toute finalité professionnelle. Je pense notamment à Charles Schlumberger, le fils du banquier, qui était Ingénieur du génie maritime et qui a connu une deuxième carrière après sa retraite comme paléontologue. Il fait alors des découvertes décisives sur les foraminifères. Or, depuis le XVIII^e siècle la culture scientifique est le plus efficace moyen d'ascension sociale et économique. La culture juridique l'est également, dans une

moindre mesure, mais vous n'êtes pas des familles où l'on trouve beaucoup de juristes (on n'y trouve notamment, sauf erreur, pas d'avocats).

Intervention : A côté du goût pour la science, il y a aussi le travail.

LE GOÛT DU TRAVAIL

Professeur Hau : J'y viens. C'est ce que l'on pourrait appeler les valeurs weberiennes, du nom du sociologue allemand qui, le premier, a associé la réussite capitaliste et l'éthique protestante. La religion protestante met en avant **une éthique du travail et de l'épargne**. Or, ce qui caractérise la bourgeoisie mulhousienne, ce sont justement la faible place des loisirs et la frugalité. A niveau de fortune comparable, l'aristocratie britannique a un tout autre genre de vie où les mondanités et les divertissements tiennent une place plus grande dans l'emploi du temps et le budget. Ainsi, Nicolas ou Jules Albert Schlumberger passent leur journée à la fabrique et n'en sortent guère que pour des réunions à la Société Industrielle de Mulhouse. Peu de Schlumberger prennent leur retraite au XIX^e siècle ou, s'il le font, c'est pour commencer une deuxième carrière. J'ajouterai que leur travail est mené de manière méthodique. Après tout, ni Pierre, ni Nicolas n'ont une formation d'ingénieur mais ils appliquent à la mise en oeuvre des techniques nouvelles un esprit de rigueur et une persévérance qui permettent de passer du brevet de l'inventeur à un procédé industriel éprouvé. **Le progrès technique** ne se développe pas comme une force autonome et son essor peut être arrêté par le moindre petit obstacle. Il a besoin d'être servi par des individus opiniâtres et décidés à corriger un à un tous les défauts qui apparaissent dans le fonctionnement quotidien. Pour mettre au point la peigneuse, par exemple, il a fallu petit à petit, et durant plusieurs années, mettre fin à toutes sortes de petits dysfonctionnements qu'on n'avait pas prévus sur la planche à dessin.

L'ESPRIT D'ÉPARGNE

En ce qui concerne l'esprit d'épargne des Schlumberger ou des Koechlin, les témoignages sont unanimes pour décrire des demeures modestement meublées et modérément chauffées l'hiver. Il convient de rappeler que, jusqu'à son rattachement à la République Française, la ville de Mulhouse obéissait à des lois somptuaires très strictes qui interdisaient d'aller au culte avec certains vêtements ou bijoux.

⁽¹⁾ NDLR : Voir tableau généalogique Bernoulli-Dollfus ci-après qui montre incidemment le lien de parenté (par les Dollfus) entre les Curie et la plupart des Koechlin d'aujourd'hui (descendants de Jean - A-ex 47 - et Jean-Jacques (G-ex 49).

Clarisse Beydon : Une grand-mère Koechlin conservait tout. Dans un placard il y avait une petite boîte sur laquelle elle avait marqué "bouts de ficelle ne pouvant servir à rien"... (rires).

Professeur Hau : on m'a aussi raconté l'histoire - légende ou réalité - du poulet servi à dix personnes chez un Schlumberger. Et il y eut des restes ...

LA SOLIDARITÉ FAMILIALE

Un autre facteur de la longévité du phénomène de la grande famille et de la solidité des bases de sa réussite sociale est la cohésion familiale. Max Weber n'en a pas parlé, parce que ce facteur se rencontre dans toutes sortes de milieux, notamment dans les grandes diasporas : les Grecs ou les Libanais émigrés, les Chinois d'outre-mer ou les Juifs. Plusieurs fois des Schlumberger ont été sauvés de la faillite ou de la ruine par la solidarité familiale. Le jour où plus aucun banquier ne voulait leur prêter, un frère ou un cousin apportait l'argent qui manquait, sous forme de prêt, d'une caution ou d'une prise de participation. Ainsi, en 1828, Jean Jacques et Hartmann Schlumberger ont failli faire une banqueroute totale lors d'une crise dans l'indianerie et ce sont leurs frères, Nicolas et Daniel, qui se sont portés caution, leur permettant d'obtenir des banques les 800 000 F qui étaient nécessaires pour renflouer l'affaire. La **cohésion familiale** se marque aussi par la vie quotidienne : la vie de relations est très orientée vers la famille et la vie mondaine est réduite au minimum. Quand on compare à la haute bourgeoisie parisienne, le contraste est tout à fait frappant; Les Schlumberger déjeunent ou dînent en famille et beaucoup de leurs réceptions sont consacrées à la famille. L'écrivain Jean

Schlumberger se plaint même de ces réunions "où l'assistance est déterminée par la seule consanguinité".

ÉDUCATION : RÔLE DES PÈRES

Un autre aspect de la cohésion familiale réside dans la puissance de l'autorité des pères sur les enfants, même à la majorité de ceux-ci. C'est l'inverse du modèle anglo-saxon qui est la famille dite nucléaire (c'est à dire limitée au noyau des parents et de leurs enfants mineurs). Là on se sent libre dès que l'on a 21 ans. On quitte la famille et l'on vit sa vie tout seul, sans en référer au père. Dans la famille Schlumberger jusque très tard c'est le père qui oriente les deux choix les plus importants dans la vie d'un jeune homme, c'est à dire la formation et le mariage.

Clarisse Beydon : C'est vraiment étonnant, ils ont été très libres dans leurs mariages.

Professeur Hau : Mais les mariages des Schlumberger se sont faits très longtemps dans le patriarcat mulhousien.

Intervention : Je ne partage pas l'opinion de Clarisse.



Nicolas Schlumberger (1782-1867)
épouse Marie-Elis. Bourcart,
fille de Anne-Cath. Koechlin (AB/67)

Clarisse Beydon : Dans ma famille c'était comme ça.

Professeur Hau : Est-ce que ce n'était pas les pères particulièrement astucieux qui s'arrangeaient pour surveiller les relations de leurs enfants ?

Clarisse Beydon : Je peux vous dire qu'ils s'en fichaient, parce que les hommes étaient forts à ce moment-là et parce que les femmes, on était sûr qu'elles seraient comme des serpillières ... (exclamations et bruits divers).

Intervention : On a étudié l'arbre généalogique en suivant la descendance masculine et on a parlé uniquement de la position masculine. Or je pense que, dans l'éducation, il faut parler des mères.

Professeur Hau : Je vais parler du rôle des mères. Mais je voudrais encore rappeler **l'autorité du père** dans les choix professionnels. Regardez Nicolas Schlumberger qui a imposé à ses cinq fils de faire Centrale. Est-ce qu'il y a beaucoup de pères aujourd'hui qui arrivent à imposer à tous leurs fils des études scientifiques ? Pas facile ! En général, il y en a toujours un qui arrive à devenir guitariste, acteur de cinéma ou pianiste de bar ! Comme la présence des cinq fils à la Fabrique n'était pas nécessaire, il y en a un qui a réussi tout de même à passer une bonne partie de son temps à chasser le lion en Afrique ... Mais c'était parce qu'on n'avait pas besoin de lui.

ET LES MÈRES ... ?

L'écrivain Jean Schlumberger n'a pu faire des études littéraires que parce qu'il a dit à sa maman qu'il

voulait être pasteur. Sinon, il n'aurait pas pu faire d'études littéraires.

Intervention : Sa mère voulait qu'il soit pasteur. Son père a vu qu'il n'en avait pas envie et il l'a laissé glisser, à sa grande joie, vers les études littéraires. Ici, nous avons un cas où c'est la mère qui voulait l'obliger à un choix professionnel.

Professeur Hau : Alors, parlons des **femmes** chez les Schlumberger. D'abord elles appartiennent au même milieu. On les cherche dans le milieu protestant (c'est déjà une certaine garantie aux yeux de la famille). Elles reçoivent une instruction poussée dès le XIX^{ème} siècle. Elles font des études secondaires. C'est une chose assez rare que les femmes, à l'époque, fassent des études abstraites au-delà du primaire. Pourquoi ? Ce n'est pas pour exercer un métier (ça, ce serait l'optique actuelle). On sait qu'elles auront la tâche de surveiller l'éducation des enfants, et il faut qu'elles soient capables de parler au précepteur et de vérifier les dictées de leurs rejetons lorsqu'ils vont au collège. **On instruit les filles** presque autant que les garçons parce qu'on s'intéresse à leur rôle de future éducatrice. De ce fait, dans le milieu mulhousien, la vie mondaine des femmes est très réduite. Elle se résume à des jours de visite, dans lesquels d'ailleurs on coud des vêtements pour les pauvres. A part les activités charitables, loisirs un peu austères, elles sont à la maison. Elles font les confitures. Elles organisent les fêtes de famille et des goûters avec des ribambelles de petits cousins. En fait, c'est surtout par les femmes que va se transmettre cet énorme capital culturel et comportemental. Mais les hommes ne sont pas non plus absents. Clarisse Beydon, dans le livre qu'elle prépare sur les Schlumberger, nous montrera comment Nicolas Schlumberger est un pédagogue, se passionne pour tout ce qui touche à l'éducation et, en particulier, celle de ses propres enfants. J'ai remarqué qu'il y a des **tantes célibataires** qui vivent dans le domicile familial. Elles aident aussi à l'éducation de leurs neveux.

Intervention : Des tantes célibataires, il y en a encore aujourd'hui. C'est très important, mais il y a un deuxième fait : le mari est porteur du patronyme, mais il n'est pas toujours protestant, or ce sont les femmes qui le convertissent au protestantisme. Elles disent "tu m'épouses, mais ma religion avec". Chez les Blonay les maris se sont convertis.

Odile de Rouville : Ma grand-mère, Madame Paul Schlumberger, avait imaginé à Guebwiller, des cafés antialcooliques où l'on buvait du bouillon Kub, ce qui était une nouveauté. J'ai des lettres de mon père racontant des séances au café où l'on se régalaient de ce bouillon.

DÉSINTÉRESSEMENT ET PHILANTHROPIE

Professeur Hau : J'en viens justement au dernier trait qui explique la pérennité de cette grande famille : l'adhésion à des croyances religieuses ou philosophiques. Ce n'est pas parce qu'ils ont décidé

de faire fortune qu'ils ont adopté ces comportements créateurs de richesse. D'ailleurs, en général, le pur désir d'argent mène plutôt directement à l'escroquerie ou au banditisme, tandis qu'au contraire seul un certain désintéressement permet de risquer de fortes sommes d'argent pour des résultats incertains; Les Schlumberger ont quelquefois gagné beaucoup d'argent, mais ils en ont souvent aussi beaucoup perdu. Une partie de leur succès s'explique tout simplement par le fait que l'argent était souvent risqué et, évidemment, sur tous les paris engagés, il y en a quelques uns (et davantage, tout de même que dans les jeux de hasard) qui donnent des résultats très positifs. Mais regardez ce qui est arrivé à Godefroy Schlumberger, descendant de Pierre le drapier. Il s'est lancé dans les véhicules électriques entre les deux guerres, il a fait des tas de choses extrêmement intéressantes dans ce domaine mais cela venait trop tôt. Nous commençons juste maintenant à réaliser des piles suffisamment fiables pour lancer le véhicule électrique. Godefroy croyait à l'avenir de ce mode de propulsion et il a perdu beaucoup d'argent. Ce comportement va souvent de pair avec la pratique de la philanthropie. Les Schlumberger ont doté largement beaucoup d'institutions. Il y a quelques années, je faisais des cours à des Canaques de Nouvelle Calédonie venus en Alsace se former au métier d'instituteur. A un moment donné, je viens à parler des Schlumberger. A mon grand étonnement il ont dit "ce nom, nous le connaissons; chez nous des écoles, des dispensaires ont été créés par des Schlumberger". Ceci n'est qu'un exemple. L'adhésion à une foi religieuse permet ainsi de risquer ou de donner pour des causes désintéressées.

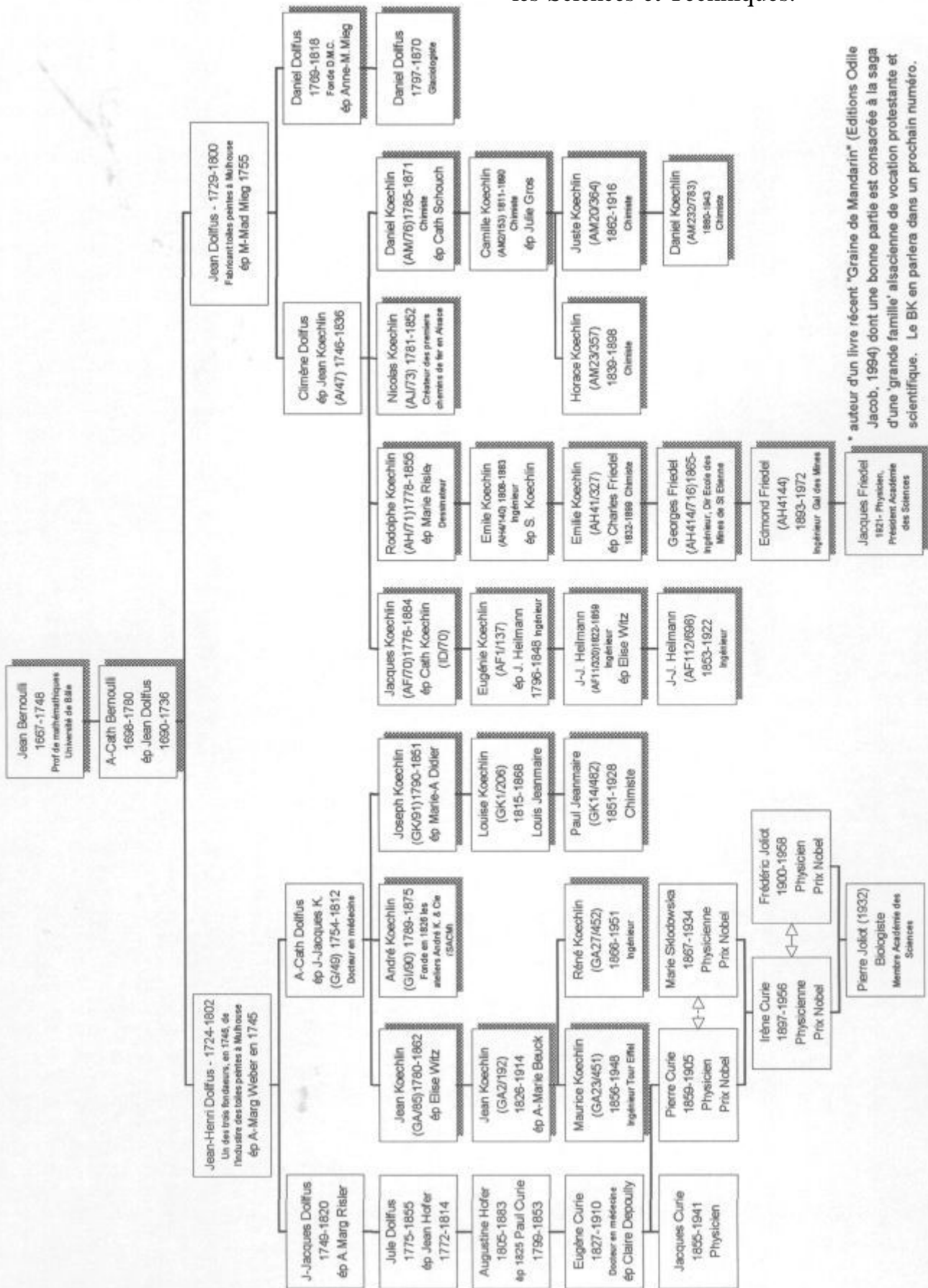
UNE VISION À LONG TERME

Cette adhésion à des objectifs qui dépassent la stricte réussite individuelle permet aussi une projection dans l'avenir. Beaucoup de choix des Schlumberger sont gouvernés par des perspectives à long terme ; c'est sans doute une des raisons pour lesquelles ils ont tenu à ce que leurs entreprises restent, le plus longtemps possible, familiales. Dans ces conditions, elles pouvaient se permettre de ne pas distribuer de dividendes pendant plusieurs années, tandis que dans une société anonyme dépendant d'un vaste public d'actionnaires, il aurait fallu à tout prix en donner, quitte, évidemment, à retarder des investissements nécessaires. Les Schlumberger ont toujours tenté de préserver le plus longtemps possible **l'indépendance de leurs entreprises** parce qu'ils avaient le souci du long terme. Leur préférence pour l'épargne, leur intérêt pour l'éducation de leurs enfants, leur goût pour l'innovation technique peuvent s'interpréter aussi en fonction de cette projection vers l'avenir.

COMMENT S'ÉTEINT UNE GRANDE FAMILLE

Reprenons la comparaison avec les espèces vivantes. Dès lors qu'elles ont trouvé leur niche

Descendants d'Anne-Catherine Bernoulli et de Jean Dollfus s'étant illustrés dans les Sciences et Techniques.



* auteur d'un livre récent "Graine de Mandarin" (Editions Odile Jacob, 1994) dont une bonne partie est consacrée à la saga d'une "grande famille" alsacienne de vocation protestante et scientifique. Le BK en parlera dans un prochain numéro.

(Source : Philippe Mieg : "L'apport des Mulhousiens dans les domaines de la science et de la technique", BSIM1949, p.32.)

écologique, elles se perpétuent très longtemps. Les disparitions d'espèces par rencontre avec un prédateur ou épuisement de leurs ressources alimentaires sont relativement rares. Avant l'homme, il faut en fait un cataclysme planétaire pour faire disparaître la plupart d'entre elles. Puisque les Schlumberger font beaucoup de paléontologie et de géologie, ils savent que depuis le précambrien, cinq grandes catastrophes sont survenues sur la Terre et que chacune a exterminé à peu près les deux tiers des espèces vivantes. La dernière en date étant celle qui, il y a 65 millions d'années, a fait périr les dinosaures. Ceux-ci avaient déjà vécu et dominé la Terre durant 170 millions d'années et, sans cette catastrophe, ils se seraient pérennisés jusqu'à nos jours. Seul un cataclysme de très grande ampleur (et de faible fréquence) pouvait donc mettre fin à leur règne. Est-ce qu'une grande famille est assurée, de la même façon, de se perpétuer indéfiniment ?

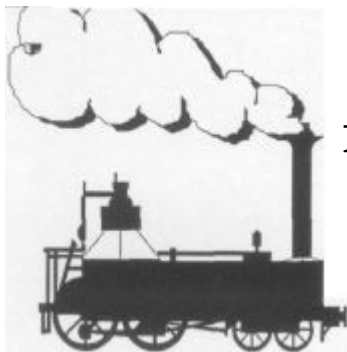
La réponse est non. La grande famille est beaucoup moins bien armée pour résister à l'usure du temps. C'est l'invariance des gènes transmis au moment de la reproduction qui assure la pérennité des espèces. Or, chez les Schlumberger, les caractères ne se transmettent pas par les gènes, mais essentiellement par l'éducation. L'extinction de la grande famille risque de se produire par **l'épuisement du capital comportemental** qui avait fait sa force jusqu'à présent. La mobilité géographique fait se relâcher les liens familiaux et affranchit les enfants de la pression des oncles, des grands-parents et de tous ces adultes qui constituent une sorte d'opinion

publique avec laquelle ils doivent compter. Engagés dans une double carrière professionnelle, le père et la mère diminuent le temps consacré à l'éducation de leur progéniture. Le système scolaire et le divertissement télévisuel n'offrent guère de substitut à l'affaiblissement de l'éducation familiale. La réduction de la taille des fratries réduit, pour chacun, le cercle des alliés sûrs. Les réussites exceptionnelles deviennent rares, puis cessent tout à fait. C'est un déclin sans drame, qui passe inaperçu des membres du groupe et qui peut même s'accompagner, pour chacun d'eux, d'un niveau de satisfaction individuelle élevé. Après une ou deux générations, beaucoup auront même commencé à oublier de quelle prestigieuse lignée ils étaient issus, perdant ainsi une raison supplémentaire de chercher à faire leurs preuves. Bref, la disparition d'une grande famille n'a pas le caractère d'une catastrophe mais plutôt celui d'un **euthanasie**.

UNE NOTE D'ESPOIR POUR TERMINER

Toutefois, le maintien de certaines traditions éducatives peut subsister, ici ou là, comme un phénomène minoritaire. Dans ce cas, les mêmes causes engendrant les mêmes effets, un nouvel essor peut se produire. Une grande famille, cela commence par un seul couple.

Après tout, Noé fut un temps minoritaire au sein des hommes de son époque, qui devaient sans doute le trouver bien démodé. Rappelons-nous, c'était juste avant le Déluge.



L'apport de Nicolas K. (AJ/73) au financement du Strasbourg - Bâle

Par Michel Hau, d'après Isabelle Guerquin
« Nicolas Koechlin ou le chemin d'une fortune »
(Mémoire Maîtrise Strasbourg II - 1985)

Après un long détour par la planète Schlumberger, nous revenons à nos K. préférés. En particulier à Nicolas K. qui est presque le contemporain de Nicolas Schlumberger dont nous a entretenus le professeur Michel Hau. Et c'est encore à sa science - et à celle des chercheurs de son équipe d'historiens - que nous devons cette étude sur le financement de la ligne de chemin de fer Strasbourg-Bâle, que nous publions aujourd'hui. Elle complétera ce que nous savions déjà sur Nicolas, auquel les B.K. 24 et 25 ont consacré des articles à l'occasion du 150ème anniversaire de la fameuse ligne pionnière : Mulhouse-Thann. Vous verrez que la façon - tout à son honneur ! - dont notre Nicolas s'est débattu dans ses problèmes d'argent est une merveilleuse illustration de la démonstration faite par M. Hau (dans son étude de la Grande Famille) sur le sens de la solidarité et la "vision à long terme" de ces grands industriels, bref, tout le "capital comportemental" qui a caractérisé et pérennisé les grandes familles industrielles de Mulhouse.

Avec ses 140 km de longueur, le Strasbourg-Bâle représente la première grande ligne construite sur le Continent. Cette réalisation n'aurait pas vu le jour si

le plus riche des Alsaciens de l'époque, Nicolas Koechlin, n'avait pas mis en jeu sa fortune et celle de ses proches.

LA PLUS GROSSE FORTUNE D'ALSACE EN 1835

Nicolas Koechlin a fait fortune, avec ses frères, sous l'Empire et la Restauration, dans l'impression sur tissus, grâce à une parfaite maîtrise des procédés nouveaux, comme l'enlevage sur rouge turc. Il a acheté des terres, dont le domaine de Wittelsheim et celui de Hombourg (422 ha), ainsi que onze maisons dans le Nouveau Quartier.

En 1835, l'entreprise familiale est partagée. Avec son frère Edouard et son neveu Carlos Forel, il hérite de la filature à Mulhouse et d'un tissage à Masevaux. Les trois associés créent la société "Nicolas Koechlin et Frères" pour les exploiter. En Octobre 1836 ils acquièrent collectivement, en formant une société civile, 3 000 ha de forêts à Bonnefontaine, dans le canton de Drulingen, avec un prêt du banquier bâlois Merian. La fortune de Nicolas peut alors être évalué, d'après les actes notariés, à plus de 6,5 millions de francs.

LES INITIATIVES POUR LE CHEMIN DE FER

Songe-t-il, avec l'achat du domaine de Bonnefontaine, à mener, passé cinquante-cinq ans (il est né en 1781), la vie d'un gentleman farmer? Ou pense-t-il trouver de la houille dans le sous-sol ?

Mais il conçoit une autre grande aventure pour lui et les siens. En 1835, il a rappelé son fils Nicolas, qui avait entamé une carrière diplomatique, pour le faire entrer chez son cousin André - constructeur de machines - et lui faire épouser la fille de ce dernier, le 4 Mars 1836. En 1841, son fils deviendra associé d'André Koechlin et Cie avec 20% du capital. Au même moment, Nicolas (père) prend contact avec l'ingénieur des Ponts-et-Chaussées à Altkirch, Pierre Dominique Bazaine, auteur dès 1834, d'un projet de chemin de fer Sarrebrück-Strasbourg, et lui commande deux projets : celui d'une ligne Mulhouse-Thann en 1836 et celui d'une ligne Strasbourg-Bâle l'année suivante.

Peu de temps après, son frère Edouard achète en Angleterre en 1837, trois locomotives Sharp Roberts qui sont reproduites chez André Koechlin et Cie (rebaptisées "Napoléon"). La même année, en Juillet, il obtient pour lui tout seul la concession des 20 km du Mulhouse-Thann. Il crée une société en commandite au capital de 2,6 millions de francs, dont il détient la quasi-totalité (2,5 millions). La construction débutera le 1er Avril 1838, l'inauguration aura lieu le 16 Août 1839 et la ligne servira de banc d'essai pour un projet autrement plus vaste, dans lequel il s'engage dès 1837 : le Strasbourg-Bâle. C'est le 10 Octobre de cette année qu'il demande la concession de cette ligne. En Mars 1838, quelques semaines avant le début de la construction du Mulhouse-Thann, il obtient la concession du

Strasbourg-Bâle.

Les ressources financières qu'il faut réunir pour un projet de cette ampleur dépassent, cette fois, les possibilités du capitalisme familial. Ce ne sont pas moins de 42 millions de francs qu'il faut réunir. Nicolas ne peut y parvenir qu'en créant une société anonyme : c'est la compagnie du Strasbourg-Bâle, constituée en 1838 avec un capital de 84 000 actions de 500 francs. Pour limiter au maximum les risques pris par les actionnaires, il s'engage à faire réaliser par la société Nicolas Koechlin et Frères les travaux de la ligne à forfait : tout dépassement de crédit sera à la charge de cette dernière société. Il va sans dire que toutes les commandes matériel roulant vont à André (dont le concurrent se console en vendant ses locomotives hors d'Alsace).

LES DIFFICULTÉS FINANCIÈRES

Le public n'achète que 24 800 actions sur les 84 000 offertes. Le cours de l'action se déprécie, passant de 500 F à 285 F en Décembre 1839. Nicolas et ses associés (son frère, malade, qui décède deux ans plus tard, et son neveu Carlos Forel) sont obligés de souscrire 34 000 actions, espérant en revendre rapidement une partie (elles ne sont pas à payer intégralement tout de suite).

Contrairement aux espoirs de Nicolas, le gouvernement refuse une garantie d'intérêt de 3% qui pourrait relancer la vente des actions (un système qui sera adopté plus tard dans un grand nombre de pays pour stimuler la construction des chemins de fer). Il accorde cependant un prêt de 12,6 millions de francs pour le paiement des trois derniers dixièmes du capital.

Il reste à Nicolas à hypothéquer, puis à revendre la plus grande partie de sa fortune et de celle de ses associés pour faire face aux échéances des énormes engagements qu'il a acceptés.

LES EMPRUNTS DE 1841-1842

L'inauguration de la ligne a lieu en 1841, mais les caisses de la société du Strasbourg-Bâle ne se remplissent que lentement, tandis que des paiements très importants arrivent à échéance. Pour y faire face, Nicolas commence par emprunter en hypothéquant ses propriétés.

Le 30 Décembre 1841, il emprunte un million de francs à Théodore Humann, Receveur Général du Bas-Rhin, en mettant en gage les usines de Nicolas Koechlin et Frères et le domaine de Bonnefontaine, dont le remboursement à Merian n'est pas achevé. Il faut un jugement spécial car son frère Edouard vient de mourir, laissant deux orphelins mineurs.

En Janvier 1842, il emprunte un million de francs à la banque Javal et Cie de Paris. Les biens des associés étant complètement hypothéqués, il hypothèque

son seul patrimoine, à savoir trois maisons du Nouveau Quartier et ses domaines de Wittelsheim et Hombourg, avec l'accord de ses trois enfants majeurs.

LES VENTES D'ACTIFS PATRIMONIAUX DE L'ANNÉE 1842

Les paiements se poursuivent et Nicolas a épuisé toutes ses possibilités d'emprunt. Il demande à la chambre des Députés l'autorisation de lancer un emprunt de 6 millions de francs mais celle-ci refuse.

Il ne lui reste plus qu'à se défaire de la plus grande partie de sa fortune personnelle et de celle de ses associés, accumulée avant 1836.

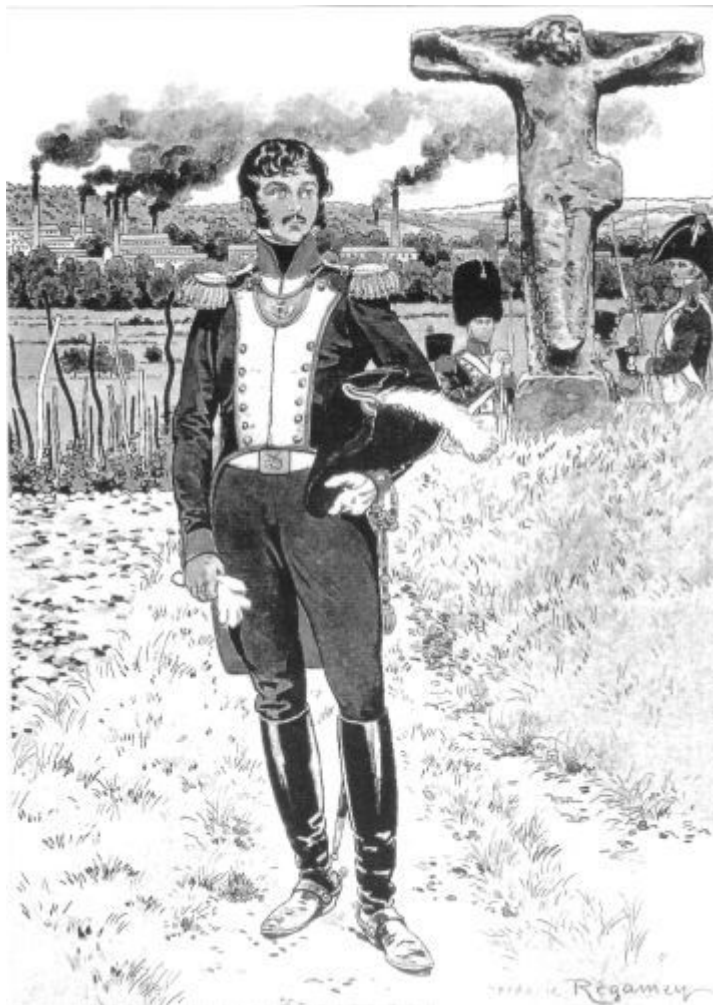
En Juillet 1842, il avait racheté aux héritiers d'Edouard leurs parts de la filature de la Cour de Lorraine. Le 1er Octobre il revend l'ensemble de l'entreprise à Guth, Hirn et Jourdain pour 150 000 F en billets à ordre, dont il escompte 100 000 F en espèces à Bâle. Le 9 Octobre il revend 7 maisons du Nouveau Quartier pour 90 000 F. Le 24 Décembre il revend le domaine de Wittelsheim (après un premier remboursement à Javal) à Nicolas Schlumberger pour 425 000 F.

LA VENTE DU DOMAINE DE BONNEFONTAINE

En Avril 1843, la Compagnie du Strasbourg-Bâle réussit à emprunter trois millions de francs à des banques privées, mais cela ne suffit pas à dégager Nicolas, qui doit rester en première ligne pour financer ce que l'on ne parvient pas à couvrir par l'autofinancement ou l'emprunt.

Nicolas va tenter de sauver l'essentiel, à savoir quelques éléments de son ancien patrimoine à léguer à ses enfants et une entreprise pour les fils de son frère Edouard. Il revend la plupart des actions de ses deux compagnies ferroviaires. Mais cela ne suffit pas. Le 15 Octobre 1844 il se résout à revendre le domaine de Bonnefontaine pour son compte et celui de ses associés (ses enfants et ses neveux) au prix de 2,2 millions de francs, moins 873 000 F encore dûs au banquier bâlois Christophe Merian-Hoffmann. Cette vente permet de rembourser les autres emprunts, qui commencent à arriver à échéance. En Mars 1845 Théodore Humann et les Frères Ratisbonne donnent main levée à l'hypothèque prise contre Nicolas Koechlin et Frères. En Janvier 1847, Javal fait de même.

Nicolas récupère ainsi le domaine de Hombourg et les dernières maisons qui lui restent. Il s'en sert aussitôt pour conclure de nouveaux emprunts, destinés à racheter les autres parts de la filature de Masevaux à son beau-frère César de Waldner. Le 21 Octobre 1848, il met en gage le domaine de Hombourg et une maison du Nouveau quartier auprès de la Banque de France pour lui emprunter



1814-1815 : Le Colonel Koechlin et la Garde Nationale de Mulhouse - planche extraite de "Les Garnisons d'Alsace au 19ème siècle" (Imp. À Strasbourg en 1911)

400 000 F. Le 21 Janvier 1849 il conclut un dernier emprunt de 70 000 F auprès de Gaspard Bourcard. Ces emprunts sont remboursés dès 1850. Il assume la direction de l'établissement de Masevaux en attendant que le fils aîné de son frère Edouard, Napoléon Koechlin, puisse en prendre la direction. Il meurt deux ans plus tard, ayant sauvegardé la situation de ses coassociés et léguant à ses trois enfants un patrimoine (le domaine de Hombourg et une part du capital de Masevaux) qui représente un million de francs. Apparemment, il a revendu les actions qu'il détenait dans le Strasbourg-Bâle mais nous n'avons pas trouvé l'acte de sa succession et ne pouvons l'assurer avec certitude. (NDLR : Nous sommes par avance reconnaissants à tout descendant qui serait en mesure d'apporter des précisions complémentaires par le truchement du Bulletin "Les Koechlin vous parlent".)

6,5 millions de francs en 1835 contre, très vraisemblablement, un million seulement en 1852 à son décès. Nicolas aurait donc perdu, dans la construction du Strasbourg-Bâle, 85% de la fortune qu'il avait accumulée antérieurement.

Ainsi l'étude de l'évolution du patrimoine de Nicolas

Koechlin dément l'idée reçue qu'un grand capitaliste s'enrichit toujours dans un projet industriel. Dans ce cas précis, il s'agit bien plutôt d'un acte d'énergétisme, destiné à servir l'intérêt de sa petite patrie mulhousienne, voire sa grande patrie française. L'historien peut très bien comparer son geste à ceux des riches citoyens des villes grecques de l'Antiquité qui dotaient leurs villes de monuments et n'en étaient récompensés que par le titre de bienfaiteur. Le profit individuel n'a apparemment guère pesé dans

les calculs initiaux de Nicolas Koechlin, en comparaison des très importants intérêts collectifs en jeu. Sinon, gageons que les actions du Strasbourg-Bâle auraient plus facilement trouvé preneur. Sans le ruiner complètement, cette opération a englouti l'essentiel de sa fortune personnelle ainsi que celle de ses proches. Il en reste aujourd'hui une ligne dont le tracé autorise des vitesses supérieures aux 200 km/h et révèle le sens de l'avenir qu'avait son promoteur.

Chroniques d'indiennes

AU FIL DU TEMPS

En Avril, lorsque nous avons débuté nos recherches sur les entreprises Koechlin dans le textile et encore en activité aujourd'hui, nous avons - bien entendu - contacté Koechlin, Baumgartner et de à Loerrach. K.B.C., juridiquement attachée à D.M.C. (Dollfus-Mieg & Cie), est une très grosse entreprise à ramifications internationales et les questions que nous leur avons posées ont mis du temps à trouver une réponse. Nous voulions savoir pourquoi et comment le nom de Koechlin était associé à cette entreprise. Cette réponse, nous l'avons mais le pourquoi du nom de Baumgartner n'a pas été expliqué. L'arbre généalogique joint⁽¹⁾ peut laisser supposer un lien étroit entre les deux familles ...

Monsieur Klaus Bauer de K.B.C, que nous remercions vivement, nous a envoyé plusieurs pages de notes qu'il a extrait d'un livre de Philippe Leclerq sur l'histoire de D.M. C.

Nous vous présentions ici la chronique des indiennes, vu par l'écrivain de l'histoire de Dollfus-Mieg & Cie, ainsi que l'histoire de K.B.C. Les Koechlin sont pour beaucoup dans ce récit. ~ Susan K. (AJ52411)

17ème siècle : NAISSANCE DES INDIENNES EN EUROPE

Les indiens ont porté à un haut degré de perfection l'art de peindre sur toiles, art déjà pratiqué par les Grecs, les Romains et les Egyptiens.

1664 : Compte tenu du succès de ces toiles en France, la compagnie des Indes Orientales entreprend d'en fabriquer dans le Midi et en Normandie. Elle leur donne, tout naturellement, le nom d'"indiennes".

1670 : Molière revêt d'indiennes le "Bourgeois Gentilhomme".

1686 : Devant la concurrence que crée cet artisanat nouveau à la fabrication de tissus de laine et de soie naturelle, un arrêté de Louis XIV l'interdit en France. Cette décision royale, ajoutée à la révocation de l'Edit de Nantes en 1685, entraîne l'émigration de nombreuses familles protestantes qui créent de nouvelles installations d'indiennes à l'étranger, en Suisse et en Hollande, notamment.

18èmesiècle: MULHOUSE

Mulhouse est une petite bourgade agricole. Sa population se compose de vigneron, de tonneliers, charrons et autres artisans travaillant le cuir ou la laine. Petite république indépendante, Mulhouse - alliée aux cantons suisses - n'est pas affectée par les interdictions royales françaises.

1746 : En 1746, Jean-Henri DOLLFUS - peintre, Jean-Jacques SCHMALZER et Samuel KOECHLIN⁽²⁾ - négociants, profitent du régime douanier particulier de l'Alsace, qui échappe aux mesures

⁽¹⁾ fourni à Monsieur Bauer de KBC par un archiviste du Musée de l'Impression des étoffes à Mulhouse.

⁽²⁾ Extrait du livre généalogique de 1914 : Samuel : Fondateur en 1746, à Mulhouse, de la 1ère fabrique d'indiennes : Koechlin, Schmalzer & Cie, puis Koechlin, Schmalzer, Dollfus & Cie. Les dessins étaient exécutés par J-Henri Dollfus, peintre de talent. De 1765 à 1776, Samuel gère seul la maison. J-Henri Dollfus et J-Jacques Schmalzer étaient associés. Les associés se séparent en 1758 pour fonder 3 maisons différents. 1ère suite de J-H. Dollfus : Frères Dollfus, Vetter & Cie (rubans de soie), fermée en 1800. 2ème suite de J-J Schmalzer : Schmalzer & Cornetz, devenu Hartmann & Fils à Munster. 3ème suite de Samuel : Koechlin, Dollfus & Cie. puis Nicolas Koechlin & Frères, divisé en 4 branches distinctes : 1 -Nicolas Koechlin & Frères, jusqu'en 1842 filature à Mulhouse, puis

interdisant la vente et l'achat d'indiennes en France, et du statut de Mulhouse, ville libre, pour y fonder la première fabrique d'indiennes. Ce fut l'origine de D.M.C.

C'est aujourd'hui la plus ancienne des entreprises françaises de textile. Cette fabrication de toiles peintes prendra un grand essor en Alsace et deviendra l'industrie mère de toutes les autres. Enluminées au pinceau, les étoffes de coton sont peintes en camaïeu ou en deux couleurs. C'est essentiellement aux dessinateurs que l'on doit attribuer la faveur dont elles jouissent sur tous les marchés.

1753 : Philippe-Jacques Oberkampf est obligé, faute de capitaux, d'abandonner son affaire. Le Margrave de Bade accorde le privilège de fonder une usine d'indiennes à Frédéric Kùpfer de Berne qui reprend l'usine Oberkampf. Celle-ci est gérée et développée par la famille Kùpfer jusqu'en 1804, date à laquelle elle est à nouveau reprise par le Gouvernement du Margrave de Bade qui la vend aux frères Mérian, banquiers à Bâle. L'usine sera alors gérée par Pierre (AK/74) et Daniel (AM/76) KOECHLIN de Mulhouse. En 1753, la société, future K.B.C., emploie 200 à 400 personnes.

dessin.

1785 : Un arrêté, pris en Conseil du Roi, prohibe l'introduction en France des toiles imprimées d'origine étrangère.

1798 : La ville libre de Mulhouse est rattachée à la France. En effet, encerclée par les douaniers français, elle est au bord de la ruine. C'est désormais vers l'ouverture de nouveaux marchés extérieurs que se portent les efforts de la fabrique, sous l'influence de l'un des derniers Bourgmestres en fonction à Mulhouse : Jean DOLLFUS (1729-1800) qui, durant de longues années, a exploité avec son frère cette industrie des indiennes dans leur ville.

19ème siècle : APOGÉE DES TISSUS IMPRIMÉS

1800 : Daniel DOLLFUS, fils de Jean et neveu de Jean-Henri, épouse Anne-Marie MIEG et, ajoutant ce nom au sien, adopte la raison sociale DOLLFUS-MIEG & Cie en Germinal An VIII (Avril 1800).

Les DOLLFUS, d'origine suisse et calvinistes, sont avant tout des marchands. Polyglottes, ils parlent tous parfaitement le français, l'allemand et l'anglais. Après l'école primaire en allemand à Mulhouse, ils complètent leurs études en Suisse romande et ensuite apprennent leur métier d'ingénieur en Angleterre où l'industrie textile est florissante.

Ils ont le marketing dans le sang, sont très rigoureux dans leur gestion, Spartiates dans leur vie personnelle et ouverts aux problèmes sociaux, créant écoles, cités ouvrières avec maisons individuelles en accession à la propriété, etc... Aux confins de la Suisse, ils ont accès à une place financière exceptionnelle.

Sur un plan technique, l'indienne est toujours imprimée sur des "planches à main", à une cadence de 10 à 20 mètres à l'heure.

1804 : A l'époque des Guerres napoléoniennes, K.B.C., surtout orientée vers l'exportation, doit faire face à des difficultés très importantes. Elle est temporairement reprise par le gouvernement du Margrave de Bade.

1752: C'est à Loerrach, située au coeur vert de l'Europe et au carrefour de trois pays : Allemagne, France et Suisse, que Philippe-Jacques Oberkampf érige une usine d'indiennes. C'est l'origine de K.B.C. qui, depuis 240 ans, reste une entreprise jeune et mobile, moteur de l'innovation technologique.

1759 : L'imprimé se développe dans les manufactures dynamiques et annonciatrices de notre industrie moderne. Parmi leurs créateurs, presque toujours suisses ou allemands, l'un des plus célèbres est Christophe-Philippe Oberkampf (fils de Philippe-Jacques) fondateur en 1760 de la fameuse manufacture de Jouy, près de Versailles, dont Napoléon, en 1810, consacra la réussite en détachant de sa poitrine sa propre croix de la Légion d'Honneur pour la lui remettre dans la cour de la fabrique à la fin de la visite des ateliers.

1770 : Les moyens d'application de la couleur se diversifient et se perfectionnent. La planche de cuivre gravée apparaît à Jouy en 1770, permettant une impression monochrome d'une extrême finesse de

1806 : Participant pour la première fois à l'exposition des produits de l'industrie française à Paris, la maison D.M.C. obtient une médaille d'argent de 1^{ère} classe qui récompense la qualité de l'ouvrage bien fait.

L'acte célèbre de Berlin (21 Novembre), dit du blocus continental, et l'inauguration des mesures protectionnistes aident à l'évolution du textile en Alsace. Jusqu'à cette date, en effet, la France est grande consommatrice de produits textiles anglais. C'est la possibilité de conquête pour tous les marchés continentaux par l'élimination des produits anglais et, pour les entreprises alsaciennes, une chance inespérée.

Daniel DOLLFUS le comprend parfaitement. Il encourage le filage du coton dans les ménages des vallées voisines et agrandit son entreprise d'un tissage équipé de métiers à bras pouvant livrer les toiles dont l'indiennerie à besoin. L'usine occupe 800 ouvriers et livre 34 000 pièces de toile peinte par an.

1810 : Arrive une nouvelle méthode d'impression : "le rouleau", en bois, qui permet de passer de 20 à 50 ou 100 mètres à l'heure, amenant une baisse du prix de fabrication et permettant ainsi de populariser l'imprimé, réservé au départ à la cour de Versailles et à quelques aristocrates. Le marché se décuple tous les trois ans avec, comme conséquent, la création de multiples sociétés d'impression de tissu qui arriveront à saturer le marché.

- En 1815, la production d'imprimés atteint 7 millions de mètres,
- En 1827, 27 manufactures produisent 18 millions de mètres,
- En 1839, 49 établissements impriment 29 millions de mètres dont 50% à l'exportation,
- En 1869, 82 millions de mètres sont imprimés, notamment grâce à un décret impérial autorisant l'admission temporaire de tissus écus.

D.M.C, déjà leader mondial dans le domaine de l'impression, est confronté à un marché qui, finalement, se sature du fait de la multiplication des concurrents.

1819 à 1825, Pierre Koechlin fonde des filatures et des tissages à Steinen, Zell et Schônau. Avec l'utilisation de la machine à vapeur, la société franchit le pas de l'impression manuelle à l'impression à rouleaux.

trouver de nouveaux débouchés pour cette entreprise intégrée de la balle de coton jusqu'à l'impression. Elle emploie 4200 ouvriers et fabrique 325 tonnes de filés, 50 000 pièces de calicots et mousselines. Ces produits sont vendus en Europe, dans les pays du Levant, aux États Unis, au Mexique, etc....

1832 : Dans l'impression, la planche de bois se mécanise à son tour grâce à la "perrotine", machine inventé par l'ingénieur Perrot.

1850 : Stage d'un fils DOLLFUS à Manchester (Angleterre), dans le laboratoire d'une usine textile. Il y rencontre un chimiste, John MERCER. Un certain jour, tandis qu'il filtre de la soude caustique - opération banale et habituelle - à travers un filtre en papier, MERCER fait la constatation suivante : le filtre en papier a gonflé. Or les fibres de ce filtre en cellulose, comme le coton, sont devenues brillantes. Faisant le rapprochement avec le coton, il prend une touffe de coton, l'imprègne de soude et l'étire. Il découvre sur le coton les mêmes réactions que sur le filtre. Ainsi est découvert le "mercerisage" : plongées dans la soude caustique puis étirées, les fibres de coton deviennent

1808 : A Loerrach, vendue aux frères MERIAN de Bâle, l'usine d'impression est gérée par Pierre, 25 ans (AK/74) et Daniel, chimiste, (AM/76) KOEHLIN de Mulhouse qui donnent leur nom à la raison sociale.

Au cours de ce siècle, la société change plusieurs fois de nom. La raison sociale est d'abord GroUherzoglich badische gnâdugst privilegierte Zitz- und Cottonfabrik in Loerrach (Fabrique d'indiennes et de coton de Loerrach avec privilège du Grand Duc du Bade).

- De 1819 à 1835 elle s'appelle Nicolas Koechlin et Frères.
- De 1836 à 1856 : Pierre Koechlin et fils.
- De 1856 à 1897, Société en commandite Koechlin Baumgartner & Cie.

1818 : Jean DOLLFUS, l'un des quatre fils de Daniel, devient l'animateur de D.M.C.

1828 : Visite de Charles X à Mulhouse.

1830 : Chez D.M.C. la vente à l'étranger subit une crise. La société exporte encore en 1834 la moitié de sa production. Il s'avère pourtant nécessaire de

1836: Le "groupe textile", qui s'est développé si vite qu'il est devenu difficile à gérer, est restructuré. Nicolas KOEHLIN (AJ/73) donne plus d'autonomie aux différentes usines.

Avec Camille KOEHLIN (AM2/153), et surtout son fils Horace (AL23/357), chimiste en chef, l'entreprise commence à acquérir une réputation mondiale.

1841: Comélie Koechlin (AI5/151), nièce de Nicolas, épouse Edouard MÉRIAN, banquier à Bâle.

brillants, ont une meilleure affinité tinctoriale et une plus grande résistance dynamométrique.

Un brevet est déposé, signé John MERCER. Le jeune stagiaire D.M.C., à son retour à Mulhouse, en parle à son père qui perçoit immédiatement les potentialités, aussi bien pour le tissu que pour le fil. Aussitôt, D.M.C. achète le brevet à John MERCER.

Chez D.M.C. la stagnation des marchés dans l'activité traditionnelle de l'impression, qui est la sienne, amène les dirigeants à débiter, parallèlement, une autre activité. D.M.C. avait déjà fait quelques essais de fil pour ouvrages à partir de 1840, mais ce fil était en concurrence avec le fil en soie naturelle. Or, il est évident qu'un fil en coton non mercerisé, comparé à un fil en soie naturelle, est beaucoup moins performant et donc beaucoup moins attractif : sa résistance est inférieure à celle de la soie, le fil n'a pas de brillant. Il apparaît donc comme banal par rapport au fil de soie qui donne une broderie où les couleurs sont très vives, très chatoyantes. Le père et le fils se concertent : "Essayons ce procédé de mercerisage sur le fil pour ouvrages. Nous avons vu en Angleterre que le fil devient plus brillant, les couleurs plus vives, la résistance augmente, toutes choses qui manquent dans notre petite production de filés par rapport au fil de soie".

Aussitôt une machine à merceriser le fil est conçue et construite chez D.M.C, la première au monde. Ainsi, le milieu du XIX^{ème} siècle voit la première application industrielle du mercerisage dans le textile.

A performance égale avec la soie, le fil en coton mercerisé offre un avantage fondamental : le prix. La soie naturelle, en grande partie importée, est, de plus, un produit cher et d'application relativement délicate. Le fil ne se vend encore à l'époque ni par bobine, ni par échevette : des colporteurs débitent le fil à la demande de la cliente dans les villages. En témoignent encore des histoires, des gravures où l'on voit le colporteur de la mercerie allant de village en village, de maison en maison, et la brave femme lui disant : "Bien oui, j'ai telle broderie à faire, tel ouvrage à coudre, donnez-moi trois mètres de fil de tel couleur ...!".

Et voilà comment D.M.C. s'engage, par cette diversification réussie, dans l'activité filetière qui prend de plus en plus d'importance. D.M.C, avec ses brevets, a une avance technique certaine sur tous ses concurrents. Très rapidement D.M.C. offre à sa clientèle, une gamme de fils incomparable qui n'existe nulle part dans le monde.

Cette activité prend progressivement le pas sur l'impression où les marges s'effondrent alors que, dans la nouvelle activité de fils pour ouvrages, celles-ci sont importantes.

La vente de fils bénéficie des réseaux de distribution européens et mondiaux de l'impression. Ainsi aux États Unis où, à New York, un bureau de vente distribue aussi les fils. Les vendeurs profitent d'emblée de l'implantation commerciale, des concepts commerciaux nécessaires pour développer, exporter et amener à l'usine un taux de croissance continue de 1865 à 1914 dans le domaine de la fileterie.

En l'espace d'un demi-siècle, ils pénètrent le monde avec ces nouveaux produits. Plus de 100 comptoirs de vente, succursales, dépôts, sont établis dans tous les continents : les vendeurs, accompagnés de la

1856: Les KOEHLIN transforment la raison sociale de leur affaire à Loerrach en "Koechlin Baumgartner et Cie". Les usines, passées de l'impression manuelle à l'impression à rouleaux, emploient 5000 personnes et acquièrent une réputation mondiale.

"classique malle d'échantillons D.M.C." sont connus de Paris à Shanghai, de New York à Sydney. L'assortiment comprend plusieurs centaines d'articles et déjà 400 coloris.

Le coton se substitue à la soie, à un point tel que, vers 1900, cette dernière ne représente pratiquement plus rien et que les fils à broder, à tapisserie, à crochet, à coudre sont produits en coton mercerisé. La produc-

tion qui, au milieu du XIX siècle, n'est que de 20 à 30 tonnes par an de fils, chez D.M.C, deviendra, en 1914, 4000 tonnes et, en 1928, juste avant la crise, 6500 tonnes. L'effectif est alors de 9000 personnes.

1860 : Abolition de la prohibition et traité de commerce avec l'Angleterre qui autorise l'exportation, vers la France, des tissus de coton : bonne affaire pour les imprimeurs, mauvaise pour les tisseurs français qui voient tomber les prix et la demande se réduire.

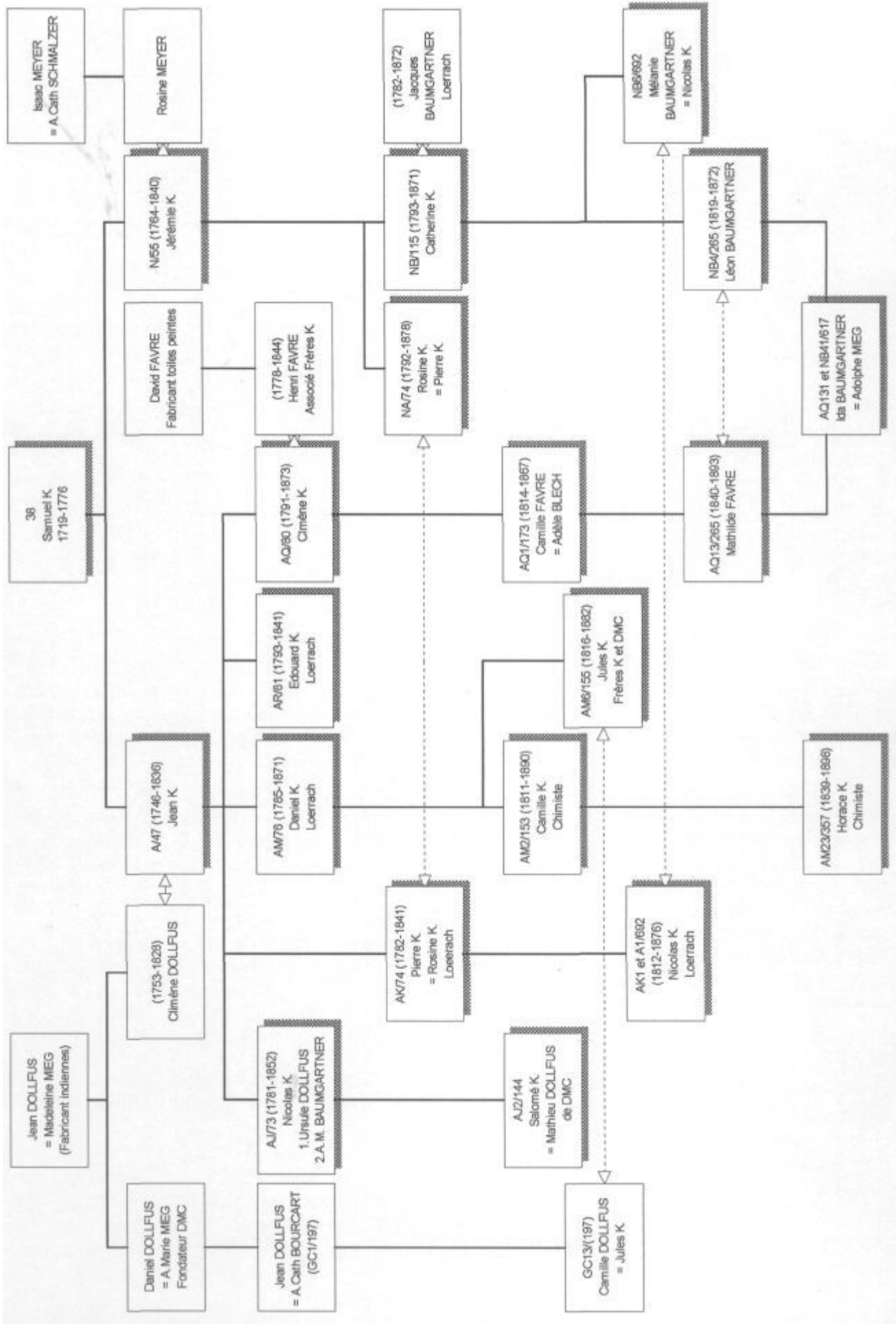
1861 : Guerre de sécession américaine créant une disette très grave de coton brut en Europe.

1864: Obtention par K.B.C. d'une médaille d'or lors de l'Exposition Universelle à Paris.

Jusqu'à 1890 : engagement modèle dans le domaine social. K.B.C. fait construire 200 logements destinés aux ouvriers. Parmi les oeuvres sociales de l'entreprise on compte une mutuelle garantissant une assurance-maladie, un médecin d'usine et un jardin d'enfants.

(suite page 16)

Dollfus .. Koechlin .. Baumgartner



(... suite de la page 14)

1 8 6 2 : La Société Thiriez est la première en France à fabriquer les fils pour machine à coudre. Elle prend un brevet pour l'invention d'une machine à glacer les cotons fins. Cette machine est née d'une expérience que M. Thiriez réalisa avec sa femme dans sa cuisine, à partir d'une sauce permettant de glacer le fil de lin, facilitant ainsi son passage à travers tous les tissus, cuirs ou autres supports. Le procédé est rapidement étendu au coton.

Rapprochant cette découverte sur le glaçage, fondamentale pour le fil à coudre, du brevet acheté par D.M.C. à Mulhouse sur le mercerisage, indispensable à la fabrication des fils pour ouvrages en coton, l'on comprend l'orientation différente des deux sociétés sur le marché de la filerie : D.M.C. vers les ouvrages

1897: Le 1er Juillet, la société en commandite Koechlin Baumgartner & Cie est transformée en société par actions avec un capital social de 3 000 000 marks. Depuis, K.B.C. est devenue une entreprise internationale florissante, occupant aujourd'hui la 50ème place mondiale dans le domaine du textile.

de dames et Thiriez vers le fil à coudre. Par cette complémentarité, les deux sociétés couvrent à elles deux l'ensemble du marché.

1 8 7 1 : Le traité de Francfort annexe l'Alsace à l'Allemagne le 10 Mai. Le département du Haut-Rhin compte alors 119 machines à imprimer dans 18 usines.

... de Laurence Flachon (GL27312) :

Étudiante en D.E.A. de science politique à Bruxelles, je travaille à un projet de doctorat concernant l'apport du protestantisme à la construction européenne. Je désire revenir en France ou aller en Suisse pour faire cette thèse. Si des cousins ou abonnés du BK - universitaires ou historiens, laïques ou religieux - peuvent m'apporter leur aide ou leur témoignage, mon adresse à Bruxelles est la suivante :



Laurence Flachon, 5 rue de Chantilly, 1170 - WATERMAËL-BOITSFORT, Belgique
Tél. 19 32-673.81.62